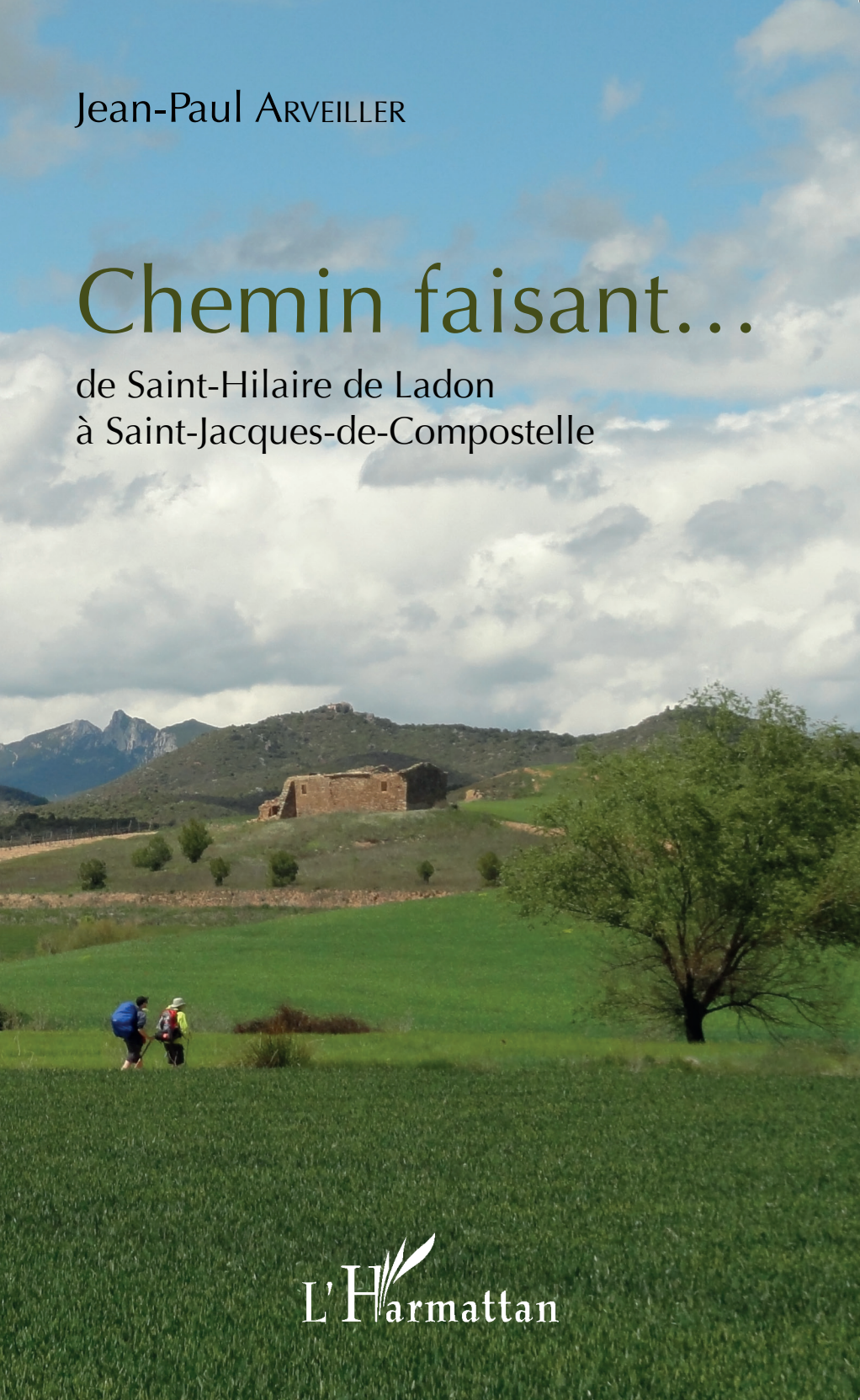
Jean-Paul Arveiller

Chemin faisant…

de Saint-Hilaire de Ladon à Saint-Jacques-de-Compostelle



L'Harmattan

Chemin faisant…

Jean-Paul ARVEILLER

Chemin faisant…

de Saint-Hilaire de Ladon à Saint-Jacques-de-Compostelle

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2016
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

http://www.harmattan.fr
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-08957-7
EAN : 9782343089577

Je n'aurais jamais imaginé prendre la plume aujourd'hui pour parler de Saint-Jacques-de-Compostelle et du chemin que j'ai effectué pour y accéder au cours de ces dernières années. Ou plutôt je ne l'imaginais plus.

Il se trouve que j'aime bien écrire. Quand je me suis lancé sur ce chemin, je portais avec moi, dans le sac à dos, carnet et crayons car j'imaginais que j'allais, sur ce chemin, réfléchir beaucoup et donc mettre un foisonnement d'idées par écrit, comme il me semblait assez naturel de le faire. Or, à l'épreuve du chemin je m'aperçus, et cela très rapidement, qu'au lieu de me permettre un recentrage sur la réflexion, le parcours m'incitait surtout à tout autre chose : observer, m'extasier, écouter, regarder, chanter, laisser divaguer ma pensée, sentir… mais certainement pas réfléchir. La marche sur ce parcours avait surtout pour effet de me vider totalement la tête comme si le grand air, circulant directement dans mon cerveau, entraînait avec lui pour les jeter en dehors, toutes ses habitudes réflexives de pensée et de cogitation plus ou moins intellectualisées. Je m'étais donc fait rapidement à l'idée que je n'écrirais pas sur mon expérience pédestre qui resterait ainsi totalement intransmissible. Et puis, au bout du compte, quelque temps après le retour, l'idée d'en relater quelque chose me traversa l'esprit, mais je n'avais pris aucune note et, de ce fait la tâche semblait trop ardue. Comme le disait en son temps Pierre Daninos : « Au fond de chaque explorateur il y a une salle Pleyel qui sommeille »[1]. Derrière le propos humoristique et excessif, il indiquait que toute expérience significative est foncièrement liée, pour celui qui l'a vécue, au besoin de la partager ou de tenter de le faire, ce qui ne signifie nullement, bien entendu, que le public à qui il s'adresse ressente, en échange, un quelconque désir de l'accueillir. Aujourd'hui, alors que les souvenirs précis s'estompent,

[1] Daninos P. *Vacances à tous prix*. Paris, Hachette, 1958

j'essaye quand même de m'y mettre. Le lecteur qui me fera le plaisir de rentrer dans cette lecture ne trouvera donc pas, dans les lignes qui vont suivre, de compte-rendu au jour le jour, pas davantage de descriptions précises et systématiques des paysages traversés ou des musées visités, bref ni carnet de voyage ni souci pédagogique. Il pourra toujours se reporter, si tel est son souhait, aux guides descriptifs qui sont nombreux et souvent assez complets. Je me lance dans cette rédaction avec pour seule ambition de tenter de transcrire de façon plutôt impressionniste et subjective, ce qui reste, au fond de moi, de ce périple. Les souvenirs les plus récents y sont probablement sur-représentés ce qui ne veut pas dire que le chemin espagnol ait été le plus marquant mais d'une part c'est tout simplement celui qui reste le plus présent, actuellement, à ma mémoire ; d'autre part il est bien évident que les anecdotes y sont plus nombreuses puisque j'y ai vécu davantage « en société ». La fonction de l'oubli est, dit-on, de nous permettre de ne conserver que l'essentiel, c'est-à-dire les traces fortes qui nous forment et par lesquelles on existe encore davantage. Le chemin de Compostelle constitue à ce titre une métaphore miniature et concentrée de la vie elle-même. L'enfant qui a la chance de pouvoir grandir dans un milieu social valorisant, se construit en recevant des stimulations permanentes de son milieu social. Il en oublie de façon formelle la plupart mais les traces qu'il en garde, même de façon inconsciente, vont l'aider à constituer le socle sur lequel sa personnalité va se développer. J'ai un peu le même sentiment, toute proportion gardée, avec l'expérience du chemin : j'en ai oublié la plupart des détails objectifs mais je suis sûr qu'il a contribué à ma formation permanente. Ceci dit, faire un récit d'évènements oubliés ne sera sans doute pas chose aisée et j'espère qu'au cours du récit ma plume et ma mémoire, avec l'aide des photos de mon

album, retrouveront des séquences sur lesquelles je pourrai m'appuyer afin de ne pas trop délirer. Jean-Christophe Ruffin a écrit en 2013 un beau récit sur le chemin qu'il a effectué[2]. Je partage avec lui, non pas le talent malheureusement, mais une certaine philosophie du chemin qui se retrouve dans cette écriture de l'« après-coup ». Lui non plus ne pensait pas relater son expérience, il n'avait pas pris de notes et lui aussi préférait la solitude… mais comme le disaient d'autres célèbres anciens pèlerins il y a plus de trente ans : « Un voyage n'est accompli que quand on l'a fait trois fois : Une fois avant le départ, une fois en chemin, une fois au retour »[3]. J'avais déjà effectué les deux premiers et il me fallait sans doute boucler mon périple.

[2] Ruffin J.C *Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi*. Chamonix, Guérin, 2013

[3] Barret P., Gurgaud J.N. *Priez pour nous à Compostelle. La vie des pèlerins sur les chemins de Saint Jacques*. Paris, Hachette, 1978

Présentation des personnages

Il y aura dans ce récit quatre personnages principaux et des comparses. Mieux vaut alors dire quelques mots de ces quatre-là avant de pénétrer plus directement dans leur intimité.

Tout d'abord arrêtons-nous sur la géographie afin d'évoquer les lieux de départ et d'arrivée. Même si, à la différence de Saint-Jacques-de-Compostelle, tout le monde connait le village de Ladon et son église Saint-Hilaire dans le Loiret, quelques éléments complémentaires viendront toutefois rafraîchir les mémoires. Ladon, à 110 km au sud de Paris, 1400 habitants, se trouve dans le Gâtinais et présente la particularité pour celui qui écrit, d'en représenter une référence identitaire importante. Berceau de sa famille par sa mère, cette agglomération a vu vivre un certain nombre de ses ancêtres et la maison de famille qu'il occupe, ainsi que certaines tombes de son cimetière, en sont les témoins. Le choix de cette localité, chargée de souvenirs, allait de soi pour démarrer cette petite aventure pédestre vers l'Espagne, dans la mesure où un départ depuis Paris, depuis la Tour Saint-Jacques, obligeait à une sortie de ville délicate, dangereuse et polluée. Mieux valait se mettre directement dans le bain d'un chemin paisible et vert en utilisant des sentiers maintes fois fréquentés dans le passé récent pour les balades en famille ou les séances de footing. Il faut dire qu'au cours des dernières années le proche chemin de halage du canal d'Orléans soutenait toujours l'idée qu'au jour du grand jour, ce serait bien là que commencerait mon chemin de Compostelle. Qu'y a-t-il de remarquable à Ladon ? Avant la guerre de 70, voici ce qu'en disait la

petite *géographie départementale du Loiret* à l'usage des écoles primaires de l'époque[4] :

« Ladon : Bourg très important sur la route d'Orléans à Montargis, et à 15 kilomètres de cette dernière ville, a un bureau de poste aux lettres, et fait le commerce de vins, de laine et de volailles. Ses foires sont assez importantes ; louée de domestiques le second dimanche de juin. L'église est assez remarquable. Un Seigneur de Ladon s'est illustré dans la carrière militaire au XVIème siècle ; il était gouverneur du Roi à Dieppe, et vice-amiral de Normandie ».

A Ladon, il y a donc une église assez jolie consacrée à Saint Hilaire, dont certains vestiges datent du XVème siècle mais cette église a une particularité : elle reste imprégnée des combats qui ont opposé les troupes françaises du général Crouzat et prussiennes du général d'infanterie Voigts-Rhetz le 24 novembre 1870. Ce combat eut pour effet principal de diminuer le nombre d'adversaires, arrivés au nombre de 7000 et repartis à 5500 et de retarder l'avancée des troupes prussiennes qui seront de nouveau attaquées par l'armée française 11 km plus loin à Beaune-la-Rolande. Le combat de Ladon semblait par trop inégal pour les 1400 combattants français et leurs deux pièces d'artillerie, mais l'église actuelle garde encore bien vivants tous ces souvenirs et présente sur sa droite une chapelle appelée chapelle des soldats qui conserve les ossements de ceux qui, venus combattre ici, Français ou Prussiens, n'en sont pas repartis vivants. Elle est ornée de deux vitraux représentant les combats de Ladon sur lesquels on peut reconnaître un certain nombre de personnalités ladonnaises de l'époque ayant pris part à l'évacuation des blessés soignés dans l'église même. Face au monument, le terre-plein s'appelle

[4] Pinet A., Guérard A.D. *Géographie départementale du Loiret*. Paris, E.Ducrocq édit., 1859

aujourd'hui place de l'ambulance en souvenir de cette église-infirmerie et la proche place de la Croix-Blanche a été rebaptisée Rue des Fusillés. Mon grand-père, Léon, aimait à nous montrer, dans l'église, les traces qu'y avait laissées un obus, endommageant un pilier et détruisant la statue de la vierge, remplacée depuis, située dans la chapelle latérale. La guerre de 70 a marqué Ladon et deux générations au moins de ses habitants : ceux qui ont vécu la guerre en premier lieu bien sûr mais aussi leurs enfants, qui, dès leur plus jeune âge, furent baignés de son souvenir. Mon grand-père, né en 1878, nous racontait comment, armé d'un fusil en bois, il défilait dès l'âge de sept ans au sein des « bataillons scolaires » créés après la défaite et portés par un fort esprit de revanche. Leur but annoncé était de former, en vue des lendemains incertains, des combattants en bonne santé et prêts aux futurs combats contre les Prussiens.

Et puis à Ladon il y a, pour moi, de nombreux souvenirs d'enfance. Je n'y ai pas connu la « louée de domestiques » qui servait de lieu de rencontre et d'embauche entre fermiers-employeurs et commis de ferme avant la mécanisation de l'agriculture, mais j'y ai encore connu un marché du dimanche important. La place de la Halle y débordait de paysans venus « à la ville » pour vendre les produits de leurs cultures et leurs volailles. J'y ai vu de nombreux artisans de spécialités aujourd'hui disparues : le maréchal ferrant, le cordonnier (qui avait été à l'école primaire avec mon grand-père), la laveuse chez qui nous portions nos draps qu'elle lavait dans la rivière au lavoir municipal, détruit depuis, le « peau d'lapin» qui faisait sa tournée hebdomadaire avec sa femme dans une carriole tirée par un cheval maigre et dont nous avions peur, Dieu sait pourquoi…

L'église Saint-Hilaire fut donc pour moi le lieu de départ, comme elle avait été un témoin de mon départ dans

ma vie d'enfant, pour cette longue route qui devait m'amener jusqu'au bout du monde, ou pour le moins, de celui qu'habitaient les pèlerins d'avant l'époque de Christophe Colomb, et qui s'arrêtait face à l'Océan Atlantique au Cap Finisterre. *Finis terrae* en latin, l'extrémité, la limite de la terre, constituait le point de départ et d'arrivée de toutes les routes, de tous les chemins. Une borne rappelle cela sur place, qui annonce 0,00 Km. Le pèlerin du Moyen Age allait au bout du monde occidental en même temps qu'au bout de lui-même. Les choses ont naturellement beaucoup changé depuis cette époque et le marcheur d'aujourd'hui n'est plus un héros ; d'ailleurs il revient pratiquement toujours chez lui, après son périple, ce qui était loin d'être le cas à l'époque où les brigands de grand chemin, les maladies, les épidémies, les noyades et même les loups, prélevaient un pourcentage non négligeable de l'effectif pèlerin. Et si le retour se réalise communément aujourd'hui en train ou en avion, il faut bien imaginer que notre ancêtre du XIIème siècle, une fois arrivé sain et sauf à Santiago, n'était pas au bout de ses peines car le retour s'effectuait aussi à pied, ce qui multipliait par deux les risques vitaux!

Santiago-de-Compostelle, c'est « la très excellente ville de l'Apôtre, pleine de toutes délices, qui a la garde du précieux corps de Saint Jacques et qui est reconnue pour cela comme étant la plus heureuse et la plus noble de toutes les villes d'Espagne » comme la définit A.Picaud auquel nous nous référerons souvent. Santiago se trouve à l'extrémité de la péninsule, et la découverte du tombeau en ces terres reculées permettait, quelle chance, de faire vivre cette région isolée. Le hasard, surtout quand il est organisé, fait parfois bien les choses ! La ville a naturellement beaucoup changé depuis l'époque de cette description ne serait-ce que parce que ses fortifications ont depuis été détruites. La ville de 100 000 habitants se

compose donc, non plus d'un dehors et d'un dedans, mais de la vieille ville, autour de la cathédrale, qui progressivement se perd dans de vastes faubourgs sans caractère. Quelques mots de cette cathédrale-puzzle : sa première mouture à avoir occupé la place avait été construite pour recevoir les restes de Saint Jacques le Majeur au IXème siècle, puis elle fut entièrement détruite en 997 par les troupes du chef berbère Al Manzor qui, pour bien affirmer sa victoire sur les Chrétiens qui occupaient la place ne trouva pas meilleure idée que de faire convoyer les cloches de la cathédrale par des prisonniers jusque dans la grande mosquée de son fief de Cordoue. Mais foin des préceptes du Nouveau Testament, quand Ferdinand III le Saint, deux siècles et demi plus tard, reprit la ville de Cordoue, il fit faire le retour des cloches en terres chrétiennes par des prisonniers arabes jusqu'à la cathédrale de Tolède. Pour le saint homme il n'était pas question de tendre l'autre joue ou de rendre le bien pour le mal mais plutôt d'en revenir au vieux précepte bien humain : *œil pour œil, dent pour dent*. Si la cathédrale**,** construite entre 1075 et 1128 et qui a de nouveau des cloches, est bien de structure romane, par la suite sont venus se surajouter des éléments gothiques puis renaissance puis baroques c'est dire que jusqu'au XVIIIème siècle de nombreuses pièces successives vinrent prendre place dans ce jeu de construction architectural. Ce qui constitue une des originalités du lieu est que, spécialement conçu pour recevoir des reliques et donc une forte population de pèlerins, sa structure a été pensée en fonction de la circulation des visiteurs qui ne pouvaient squatter trop longtemps les lieux : le large déambulatoire qui distribue les nombreuses chapelles latérales servant de lieux d'exposition, fluidifiait donc la circulation pédestre à l'intérieur du lieu saint. Le modèle a été repris systématiquement à l'époque romane pour la construction

de tous les grands lieux de culte destinés à accueillir des reliques.

Le chemin lui-même représente le troisième personnage de l'histoire. Le chemin se fait en marchant, dit-on, c'est-à-dire qu'il se constitue au fil des pas du marcheur. Le pèlerin d'hier entamait son périple à partir de chez lui, de sa paroisse. Il n'y avait donc pas deux itinéraires semblables mais certains lieux de passage étaient incontournables soit qu'ils abritent des reliques de saints ou de saintes sur lesquelles il convenait d'aller se recueillir soit qu'ils soient particulièrement accueillants pour les marcheurs avec leurs auberges ou hôpitaux pour pèlerins tenus par des congrégations religieuses. Sur la Via Podensis, qui va du Puy-en-Velay à Saint-Jean-Pied-de-Port dans les Pyrénées et sur le Camino Francés qui le prolonge jusqu'à Saint-Jacques, les reliques de Sainte Foy à Conques, du bienheureux Caprais évêque d'Agen, de Saint Dominique de la Calzada, des saints Facond et Primitif à Sahagun, du bienheureux Isidore à Léon et naturellement de Saint Jacques au bout du voyage devaient faire l'objet d'une dévotion particulière de la part des pèlerins. C'est, du moins, ce qui est recommandé par le Liber Sancti Jacobi[5], ou Codex Calixtinus, qui date de 1139, en son livre V intitulé « guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle », attribué au moine poitevin du nom d'Aimery Picaud déjà cité. Mais les lieux de passages obligatoires étaient les ponts, beaucoup moins nombreux que de nos jours et même particulièrement rares. Ils représentaient aussi un danger spécifique car ils attiraient toute une « faune » de brigands, détrousseurs, coupe-jarrets. Sous prétexte de passage de gué les pèlerins se faisaient couramment « racketter » ou, dans le pire des cas, trucider ou noyer.

[5] Gicquel B. *La légende de Compostelle. Le livre de saint Jacques*. Paris, Taillandier, 2003

Bien sûr que le chemin n'est plus le même aujourd'hui et le marcheur qui entreprendra « son » chemin, en principe, ne rencontrera ni guet-apens, ni détrousseurs. Par ailleurs, tout au long des rivières qu'il croisera, il trouvera aujourd'hui des ponts nombreux…et gratuits. Le pèlerin moderne voyage sans souci et s'il veut, il peut même prendre chez un voyagiste spécialisé un « forfait Saint-Jacques tout compris » qui organisera pour lui des itinéraires à la carte, le transportera lors des « transferts », pourvoira à sa nourriture, réservera ses hôtels et assurera le transport de ses bagages. La plupart des marcheurs, heureusement n'en sont pas là et choisissent de se garder, dans leur trajet, une part d'aventure, part plus ou moins grande en fonction des désirs et des capacités d'autonomie de chacun. Il semble que chaque pèlerin garde toutefois une certaine conscience des obstacles et difficultés que ses ancêtres devaient affronter au cours des siècles précédents et le sentiment que ce chemin, mon chemin, notre chemin, fut piétiné bien avant notre propre passage, par des millions d'hommes et de femmes.

De même qu'il y a les femmes, la femme et sa femme, on peut dire qu'il existe les chemins, le chemin et son propre chemin. Quand on évoque « les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle » on se réfère à l'IGN et à la topographie. Quand on envisage « le chemin », c'est à la fois abstrait (j'ai fait le chemin) et emphatique (the chemin). Quant à mon chemin, il englobe tout ce qui tourne autour de la simple route, les liens avec sa propre histoire, les ressentis les plus archaïques et les souvenirs qui s'accumulent.

Pour en revenir aux chemins, traditionnellement on distinguait en France quatre lieux de départ qu'il convenait de rejoindre depuis sa paroisse. Ces quatre départs possibles ouvraient sur des voies qui traversaient des villes

reconnues pour les reliques qu'elles abritaient. Le guide du pèlerin décrit ainsi au XIIème siècle ces quatre voies : « Il y a quatre routes qui, menant à Saint-Jacques, se réunissent en une seule à Puente la Reina en territoire espagnol, l'une passe par Saint-Gilles (du Gard), Montpellier, Toulouse et le Somport ; une autre par Notre-Dame du Puy, Sainte-Foy de Conques et Saint-Pierre de Moissac, une autre traverse Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay, Saint-Léonard en Limousin et la ville de Périgueux, une autre encore passe par Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Jean d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes et la ville de Bordeaux ». Tours (ou Paris), Arles, Vézelay et Le Puy constituent donc toujours les points de départ français reconnus officiellement pour s'engager sur le chemin. Au Moyen Age ils avaient l'avantage de suivre les anciennes voies romaines assez fréquentées ; leur intérêt aujourd'hui est surtout constitué par les possibilités nombreuses d'hébergement offertes qui facilitent d'autant l'intendance du marcheur.

Les quatre voies françaises disposent aussi de guides nombreux et de topo-guides édités par la fédération française de randonnée pédestre puisque par exemple la voie du Puy épouse le tracé du GR 65, à moins que ça ne soit le contraire. Il y a dix siècles, le pèlerin disposait déjà d'un guide mais ce « Michelin » de l'époque, celui d'A.Picaud (traduit en français pour la première fois en 1938 par Jeanne Vielliard[6]), aussi intéressant soit-il sur le plan historique, n'apporte plus guère, naturellement, de renseignements valides au pèlerin d'aujourd'hui sauf, peut-être, dans sa dernière partie qui décrit la cathédrale et ses abords.

[6] Vieilliard J. *Le guide du pèlerin de saint-Jacque-de-Compostelle.* Paris, Vrin 5ème édition, 1978

Pour ma part, et en fonction de mon propre parcours, je distinguerai trois tronçons ayant chacun son âme et son intérêt propres. Le premier tronçon va du départ jusqu'au Puy-en-Velay, c'est un chemin totalement personnel, solitaire et au tracé aléatoire. Pour rejoindre Le Puy depuis Ladon, je souhaitais surtout trois choses : passer par Vézelay, ville-étape importante, profiter des églises romanes des contreforts de l'Auvergne, et enfin pouvoir me perdre aussi un peu. Pour pouvoir assurer sur ce dernier point, je m'étais muni de cartes au cent millième c'est-à-dire de cartes peu détaillées qui permettent à un marcheur de repérer correctement sa direction mais pas de pouvoir choisir nécessairement la bonne voie lors de croisées de chemins. Mon choix fut judicieux car je me perdis comme prévu un certain nombre de fois. J'estimais que c'était là à la fois un luxe et un risque limité et c'était bien. Il y a quelques années le film de Robert Benayoun « Sérieux comme le plaisir » montrait trois amis qui souhaitaient partir à l'aventure. Leur premier soin fut d'acheter une voiture d'occasion mais le critère présenté au vendeur était que surtout elle puisse tomber en panne car sans cet aléa, il leur semblait qu'il n'y avait pas d'aventure possible. C'était un peu la même démarche qui me guidait dans mon souhait, très mesuré, de pouvoir parfois me perdre un peu…

Ce tronçon longeait, au départ, plusieurs canaux : canal d'Orléans, de Briare, du Nivernais, ce qui garantissait un terrain plat pour une entrée en matière. Il se poursuivait, après Vézelay, par la traversée beaucoup plus physique du Morvan, des Monts de la Madeleine, du Bourbonnais puis du Livradois et du Forez pour déboucher dans la ville du Puy-en-Velay, un des départs « officiels » du chemin. C'est avant tout un chemin de nature à travers des paysages verdoyants et accidentés, fréquenté, quand il l'est, en général davantage par des randonneurs que par

des pèlerins car j'ai ainsi emprunté, sur certains secteurs le GR 13 puis le GR 3 qui longe le cours de la Loire. Au printemps on n'y croise absolument personne ce qui rend, en conséquence, le couchage aléatoire c'est pour cela aussi que la tente constitue un accessoire indispensable. Je ne pourrai transcrire de cette partie que peu d'éléments d'une part parce que mes souvenirs sont plus lointains, d'autre part car les rencontres humaines et les sites touristiques y ont été plus rares sauf dans la dernière partie assez riche en la matière. Ce tronçon a constitué pour moi l'expérience la plus personnelle, la plus naturelle et la plus solitaire de l'ensemble. J'ai ainsi traversé Montargis, Auxerre, Arcy-sur-Cure, Vézelay, Dun-les-Places, Luzy, Issy-l'Evêque, Diou, Le Mayet-de-Montagne, Saint Just-en-Chevalet, Thiers, Courpière, Ambert (jumelé avec Gorgonzola), Craponne-sur-Arzon, Vorey, avant d'arriver au Puy-en-Velay en passant devant l'étonnante église romane haut-perchée de Saint-Michel d'Aiguilhe.

Le deuxième tronçon prend un cap sud-ouest pour rejoindre la vallée du Lot après la traversée de l'Aubrac et ce tronçon-là présente l'intérêt d'être reconnu et labellisé. Au Puy, il est même béni chaque jour à l'aube en présence des pèlerins qui piaffent d'impatience, puisque de cette ville démarre la Via Podiensis. A partir d'ici finies les improvisations de parcours, plus besoin de cartes, adieu la tente, tout est balisé. Il faut bien reconnaître l'avantage pratique de cette organisation car la consultation périodique des cartes, quand on porte déjà un sac à dos et une musette relève parfois de la gageure. Chacun le sait, quand on recherche un point, la position recherchée se trouve toujours entre deux cartes voire, dans le meilleur des cas, au niveau d'une pliure, ce qui nécessite une ouverture en grand et pour peu qu'il y ait du vent voire de la pluie… je n'en dirai pas plus, tous les randonneurs m'auront compris. Quant au port de la tente et du matelas